

CHAPITRE III

SOMMAIRE : La crise du dénouement. — Mission du baron Saillard. — Première notification du rappel de l'armée française. — Départ de l'impératrice Charlotte pour l'Europe. — Origine et développement de sa maladie. — Scènes du voyage de Mexico à Vera-Cruz.

La crise du dénouement commença avec l'année 1866.

A Mexico, cette année s'ouvrit d'une façon toute caractéristique. L'impératrice revenait à petites journées d'un voyage de plusieurs semaines qu'elle était allée faire au Yucatan ; l'empereur s'était porté à sa rencontre le 28 décembre jusqu'à mi-chemin de Puebla, et tous deux devaient rentrer ensemble dans la capitale pour les réceptions du nouvel an. Le monde officiel était sur pied. Au bout de deux jours d'attente, on apprit que les souverains avaient changé de programme et, le 3 janvier, on lisait dans les journaux :

« L'empereur et l'impératrice, après avoir passé

le jour de l'an à Chalco, ont dû se mettre en route hier pour Cuernavaca. De là, Leurs Majestés iront visiter les grottes de Cacahuamilpa qui sont une des curiosités naturelles les plus merveilleuses du Mexique. On dit que cette excursion retardera jusque vers le 20 janvier la rentrée des souverains dans la capitale. M. le ministre de France et M. le ministre d'Angleterre sont partis lundi matin pour aller se joindre au cortège, sur une invitation spéciale de l'empereur. »

Mais, tandis qu'à Mexico on se dérobaît ainsi pour quelques jours aux ennuis de la situation, partait de France un messenger de graves nouvelles. M. Corta, qui resta jusqu'à la fin mêlé d'une manière intime à toutes les délibérations des Tuileries ayant trait au Mexique, écrivait dans les derniers jours de ce même mois de janvier :

« Paris, 29 janvier 1866.

« En arrivant ici, j'ai trouvé les dispositions changées du blanc au noir à l'égard du Mexique. Sous la pression de l'opinion, la main de la France va se retirer. La mission de M. Saillard a pour but de notifier la retraite. Quelles en seront les conséquences ? Je crains que les destins que vous avez prédits ne s'accomplissent ¹.

1. Le correspondant auquel cette lettre était adressée avait écrit le 28 août 1865 :

« L'abdication de l'empereur Maximilien à obtenir, le

« S'il en est ainsi, si votre gouvernement ne peut pas marcher seul dans sa force, le maréchal deviendra maître de la situation. Il convoquera une junte pour la formation d'un gouvernement avec lequel on stipulera pour le mieux des intérêts de la France.

« Ce sont là de tristes prévisions. »

Oui, certes, la perspective était triste ; mais on voyait enfin clair et juste à Paris, c'était l'essentiel. Si tard que vissent les résolutions annoncées, elles fussent encore arrivées en temps utile, si on avait su les signifier et les mettre à exécution sans nouveaux atermoiements. Le programme de la mission de M. le baron Saillard, tel qu'il avait d'abord été conçu, sauvait Maximilien, préparait à l'intervention une retraite honorable, lui ouvrait même un nouveau rôle qui pouvait avoir sa grandeur et ses heureux résultats. Mais l'erreur qu'on reconnaissait à huis clos, comment la proclamer tout haut ? Comment se résigner à défaire de ses propres mains l'œuvre dans laquelle on avait persisté quatre années durant, envers et contre tous ? Où trouver la vigueur nécessaire pour dire ouvertement à l'empereur qu'on avait créé, que son

choix à faire pour le remplacer provisoirement au nom de la France, tels sont les deux termes du problème mexicain que pose aujourd'hui la force des choses. »

C'est à cette appréciation, taxée alors d'exagération mais trop justifiée par l'événement, que fait allusion la phrase de M. Corta.

règne était manqué par sa faute et qu'il fallait retourner à Miramar ? Les hésitations, les considérations personnelles, les questions de forme se mirent de la partie. Quand M. Saillard s'embarqua pour le Mexique, au lieu d'une mise en demeure et d'instructions péremptoires, il n'emportait plus qu'une lettre autographe de Napoléon III contenant quelques observations amicales, rappelant à Maximilien qu'il ne pouvait compter indéfiniment sur l'appui militaire et financier de la France et lui faisant entendre qu'il devait se préparer à gouverner par lui-même.

A ce message qui manquait son but à force de ménagements, Maximilien répondit par un déchaînement de plaintes amères contre tous les agents de l'intervention et plus particulièrement contre le commandant en chef. Si des fautes avaient été commises, si la situation paraissait compromise, si l'empire rencontrait des embarras et des ennemis, c'était à l'incapacité et aux maladresses des hommes envoyés par la France, c'était surtout à la déloyauté du maréchal Bazaine qu'on devait s'en prendre. Le rappel de ce dernier fut même indiqué en termes voilés comme une mesure qui serait vue avec plaisir. M. Saillard, qui recueillait d'autre part les récriminations de la mission financière, de la légation et du quartier-général, dut repartir pour l'Europe emportant un dossier d'accusations réciproques, mais sans aucun des éléments de solution qu'il était venu cher-

cher. L'effort tenté pour ouvrir une issue n'avait fait que rétrécir l'impasse.

Le seul résultat pratique de cette démarche avortée fut de rendre évident que ni conseils ni représentations ne parviendraient à éclairer sur ses propres erreurs un prince imbu de la conviction que toutes les difficultés venaient d'autrui. Il ne restait dès lors qu'un seul parti à prendre : le placer en face d'une échéance officielle, au delà de laquelle il lui fût bien démontré qu'il n'aurait plus à compter que sur lui-même. On se détermina à faire expédier par M. Drouyn de Lhuys, en date du 6 avril 1866, une note fixant au mois d'octobre de cette même année le départ d'un premier contingent des troupes françaises et assignant l'automne de 1867 pour terme extrême à l'intervention. De plus, afin de donner une satisfaction relative à l'empereur Maximilien, le maréchal Bazaine fut « invité à rentrer en France quand il jugerait le moment opportun. »

C'était encore et toujours le système des demi-décisions. La direction des événements était laissée aux mêmes mains. On n'osait ni faire ni défaire et l'on restait dans cette politique perpétuellement dilatoire, qui consistait à voir venir en se confiant à l'imprévu.

L'effet produit à Mexico par la dépêche du 6 avril fut de prime-abord une stupeur profonde. Depuis longtemps la conviction était faite que l'empire avait perdu par degrés et sans remède

les chances de vitalité qu'il possédait au moment de son installation. Personne n'ignorait, personne ne songeait à se dissimuler que la durée du régime impérial était invinciblement limitée à celle de l'appui que continuerait à lui prêter la France. On savait bien qu'un moment arriverait où cette dernière devrait couper court à des sacrifices stériles, à des efforts sans fruit possible, et abandonner le programme qu'elle avait suivi jusque-là. Mais, par cela même que la chute du trône qu'elle avait élevé devenait certaine du jour où elle retirait sa main, on s'était persuadé que, l'heure venue de renoncer à la fondation de l'empire mexicain, l'intervention se transformerait pour chercher par quelque autre voie l'accomplissement de l'œuvre politique où elle se trouvait engagée. Je parle ici, bien entendu, du sentiment public. Quant à Maximilien et à son entourage immédiat, ils n'avaient pas cessé de vivre, même après la mission de M. Saillard, dans la complaisante certitude d'un concours indéfini et illimité de la part de Napoléon III.

Si l'impression fut violente, néanmoins, elle se modifia promptement. La population ne tarda pas à se rassurer, en se disant que, devant la certitude de rester livré à ses seules forces, Maximilien n'aurait d'autre parti à prendre que celui d'une abdication. La France, dès lors, ne parlerait plus de retraite qu'après avoir pourvu à un nouvel établissement politique. On croit volontiers à ce

qu'on désire ; cette hypothèse acquit rapidement dans les esprits la solidité d'un fait assuré. Il est juste de reconnaître qu'elle était dans toutes les vraisemblances. Mais tandis que la population rêvait cet heureux dénouement, le palais, un moment troublé dans sa quiétude, ne tardait pas à y retomber. Loin de reconnaître qu'il se trouvait en face d'une détermination suprême à prendre, Maximilien se laissait de nouveau aller à sa facile insouciance du lendemain. Au bout d'une semaine, à peine restait-il trace de l'alerte causée par la dépêche de M. Drouyn de Lhuys. L'unique résultat qu'elle eut à ce moment fut la création du corps des chasseurs du Mexique (*cazadores de Mexico*), à laquelle le quartier général français donna une sérieuse impulsion. Ce corps, destiné à former la base d'une armée impériale qui n'avait existé jusque-là que sur le papier, fut composé en grande partie d'officiers et de soldats sortis de nos rangs. Aux premiers, on donnait le grade au-dessus de celui qu'ils avaient dans les cadres français, avec assurance de retrouver leur place quand ils quitteraient le service mexicain ; aux seconds, on offrait l'attrait d'une haute paye et des chances d'avancement rapide. L'élan pour entrer dans la nouvelle organisation fut très-vif parmi nos troupes. Les bataillons de *cazadores* se formèrent avec une rapidité qui semblait promettre à l'empire une force sérieuse pour le jour où le corps expéditionnaire viendrait à se retirer.

Malheureusement on devait, cette fois encore, rester à mi-chemin. Le manque d'argent, d'une part, de l'autre le peu d'écho que rencontraient parmi la population mexicaine les appels et les mesures du gouvernement impérial, ne permirent de grouper autour du noyau français que des contingents nationaux à peu près insignifiants. Disséminés sur une immense étendue de territoire par groupes insuffisants, sans parvenir à se recruter et le plus souvent sans ressources, les Chasseurs du Mexique ne purent que livrer d'héroïques et inutiles combats, dans lesquels un trop grand nombre d'entre eux trouvèrent la mort. En fin de compte, la tentative ne servit qu'à fournir un aliment éphémère de plus aux illusions de Maximilien sur la possibilité de se maintenir après le départ de l'armée française.

Les mois de mai et de juin s'écoulèrent ainsi dans un nonchalant oubli des nuages qui s'amoncelaient à l'horizon. Le 10 mai, trois jours après l'arrivée de la note du 6 avril, l'empereur était encore une fois parti pour sa résidence favorite de Cuernavaca. Là, partagé entre les travaux d'installation qu'il faisait exécuter et ses études d'histoire naturelle, il secouait le poids importun des affaires. Il rentra à Mexico pour inaugurer le chemin de fer de San-Angel, tint sur les fonts du baptême le fils nouveau-né du maréchal Bazaine auquel il prodiguait les marques de la plus affectueuse sympathie comme s'il n'avait jamais songé

à lui rien reprocher, puis retourna à sa villégiature.

Dans les premiers jours de juillet cependant, on apprenait que le port de Matamoros, où le général Mejia tenait depuis vingt mois avec une constance et une habileté admirables, venait de retomber au pouvoir des juaristes. En même temps, on recevait de France des avis qui ne permettaient plus le doute sur l'intention formelle de rappeler les troupes. Le commandant en chef commençait d'ailleurs à prendre ostensiblement ses mesures pour faire replier toutes ses colonnes vers le centre, et partait en personne pour San Luis Potosi, afin d'accélérer les mouvements. C'est alors que fut décidé le voyage à Paris de l'impératrice Charlotte.

Le 7 juillet, l'infortunée princesse ceignait une dernière fois le diadème pour aller à la cathédrale présider au *Te Deum* chanté à l'occasion de la fête de son mari. A sa rentrée au palais, une scène touchante et en quelque sorte prophétique eut lieu entre elle et ses dames d'honneur. Le projet de son départ avait transpiré et il planait dans l'air comme un pressentiment des malheurs qui se préparaient. Au moment de se retirer après la cérémonie, son service étant terminé, une des dames présentes, M^{me} Pacheco, demanda tout à coup à la souveraine la permission de l'embrasser. L'impératrice s'y prêta avec une bonne grâce attristée qui n'était pas dans ses allures,

d'ordinaire plutôt fières qu'affectueuses. Puis voyant M^{me} Pacheco fondre en larmes :

— Qu'avez-vous ? lui dit-elle.

— Ah ! madame, je me demande si ce n'est pas la dernière fois que nous accompagnons Votre Majesté !

Cette explosion d'une anxiété qui oppressait toutes les poitrines fut contagieuse et, pendant quelques minutes, le salon impérial retentit de sanglots. L'impératrice demeura assez maîtresse d'elle-même pour contenir ses larmes, mais, après avoir embrassé les dames présentes l'une après l'autre, tout ce qu'elle put faire fut de se jeter dans la pièce voisine, en leur adressant du seuil un adieu étouffé. La princesse Iturbide, qui se trouvait la plus rapprochée d'elle, put voir ses yeux noyés de pleurs.

Quarante-huit heures après, le journal officiel annonçait que l'impératrice se mettait en route pour aller en Europe « traiter des intérêts de l'empire. »

Partie de Mexico le 9 juillet, elle s'embarquait à Vera-Cruz le vendredi 13, — jour et date qu'on eût dit accouplés par un fataliste.

Elle partait sans retour, déjà en proie à la cruelle maladie qui devait définitivement éclater à Rome, et transformer en la plus lamentable des existences une carrière qui semblait réservée à tous les bonheurs et qui les eût tous mérités. La certitude est faite à cet égard. Non qu'il y ait l'ombre

de fondement à la fable d'un empoisonnement mystérieux enfantée par des imaginations romanesques ; mais les faits de notoriété publique suffisent pour établir la préexistence et les causes du trouble profond qui avait commencé à se manifester dans les facultés mentales de l'impératrice du Mexique, plusieurs mois avant son départ pour l'Europe.

J'ai eu déjà l'occasion de dire comment les circonstances de sa vie de jeune fille et de jeune femme avaient contribué à développer en elle les tendances d'une nature peu communicative et d'un caractère concentré. Cette disposition à se replier sur elle-même s'était encore exagérée sous l'empire des chagrins de toute sorte dont elle se vit abreuvée durant les deux années de son séjour à Mexico. Isolée dans ses appartements, elle ne l'était pas moins au milieu de ses dames d'honneur et du monde de la cour ; son constant effort était de rester impénétrable et de maintenir dans le cercle de la banalité les conversations auxquelles elle ne pouvait se dérober. Plus s'accumulaient les épreuves, plus devenaient cruels les froissements infligés à son cœur ou à sa fierté, plus elle prenait à tâche d'écarter par une attitude impassible les marques de sympathie qu'elle semblait redouter comme autant de démonstrations d'une pitié blessante. Un heureux hasard avait placé à ses côtés, dans la personne de la princesse Iturbide, fille de l'ancien empereur, une femme de grand

cœur et de grand sens, qui lui avait voué le plus affectueux attachement. La princesse se trouvait initiée à bien des secrets, mêlée forcément à bien des incidents d'intérieur, par le seul fait de son installation dans le palais impérial. C'était une confidente tout indiquée, avec laquelle il n'y avait à craindre ni de mal placer sa confiance ni de déroger. Mais pas plus la princesse Iturbide que personne autre ne parvint à obtenir, de cette âme endolorie et opiniâtrément fermée, un instant d'abandon.

Sous l'effort d'une contention d'esprit sans relâche, sous le poids de pénibles pensées retombant plus lourdes à chaque fois qu'on les soulève, l'intelligence la plus vigoureuse faiblit à la longue. A force de tourner seule à seule avec son angoisse dans le cercle des mêmes préoccupations, l'âme s'étiole et se rétrécit en quelque sorte. On put observer par degrés que les habitudes silencieuses de l'impératrice Charlotte tournaient à un mutisme sombre ; puis, de sombre, ce mutisme devint presque farouche à certaines heures. Lorsque, au mois de janvier 1866, la mort de son père vint lui enlever son unique conseiller et son meilleur appui, il y eut chez elle un désespoir d'autant plus intense qu'elle prit à tâche, comme toujours, d'en refouler toute explosion extérieure ; il s'en suivit, pendant quelques jours, des alternatives de prostration et de surexcitation nerveuse qui furent un premier signal d'a-

larme pour son entourage. Quelques semaines plus tard, une mission spéciale arrivait de Bruxelles à Mexico pour notifier l'avènement du nouveau roi des Belges. Après s'être acquittés de leur mandat, les membres de cette mission reprennent la route de Vera-Cruz; le lendemain, on apprend que la diligence qui les emmenait a été attaquée, et que l'un d'eux, M. le baron d'Huart, est tombé sous les balles des assaillants. Nouvelle secousse plus violente encore que la première. La mort subite de M. Langlais survient dans le même temps et provoque chez la malheureuse princesse un véritable accès d'épouvante, en lui apparaissant comme une révélation de la fatalité qui s'attache à elle et à son mari. Vient enfin la notification du départ des troupes françaises, qui résonne à ses oreilles comme le glas de l'empire qu'elle avait mis son ambition et son orgueil à fonder. Comment une âme torturée et affaiblie depuis longtemps déjà par mille luttes secrètes, n'eût-elle pas chancelé sous des coups si rudes et si rapprochés?

Le voyage de Mexico à Vera-Cruz fut marqué par deux scènes de complète aberration que constate un témoignage irrécusable. Ce témoignage n'est autre chose qu'une lettre de M. Velasquez de Léon, qui avait reçu la mission spéciale d'accompagner l'impératrice en Europe. Lorsque, trois mois plus tard, la démence se fut déclarée d'une manière irrémédiable, M. Velasquez de Léon

commençait en ces termes le récit dans lequel il annonçait à l'empereur la terrible nouvelle :

« L'état désespéré du Mexique, pays si aimé de sa Majesté, avait sans doute beaucoup augmenté sa surexcitation mentale, depuis les premiers symptômes de dérangement qui s'étaient manifestés à Puebla et à Acatzingo. »

A Puebla, en effet, l'auguste voyageuse avait absolument voulu aller visiter, à minuit, la maison de M. Esteva, préfet de la ville. M. Esteva était un homme de trente ans à peine, ce qui ajoutait encore à l'étrangeté d'une pareille fantaisie, de la part d'une femme telle que l'impératrice Charlotte. Il avait cependant fallu lui donner satisfaction. Une fois chez M. Esteva, le contraste entre les allures, les idées, les propos de la souveraine et sa manière d'être habituelle s'accusa d'une façon plus que choquante. Ce fut une heure d'aberration qui consterna tous les assistants.

Le second incident auquel fait allusion M. Velasquez de Léon se produisit le lendemain, à l'étape d'Acatzingo, mais je n'en ai pas connu les détails. Je suis fondé à croire qu'il y en eut encore un troisième à Paso del Macho, où le départ pour Vera-Cruz, fixé à 7 heures du matin, ne s'effectua qu'à 11 heures. Enfin, à Vera-Cruz même, la malheureuse princesse donna le spectacle, cette fois public, d'une véritable scène de monomanie. Arrivée sur le môle, au moment de descendre dans le

canot mis à sa disposition par le capitaine Cloué qui commandait notre escadre, elle déclara brusquement qu'elle ne voulait ni drapeau ni marins français. Deux heures durant, assise dans la cabane qui servait de bureau au capitaine du port, refusant avec une égale obstination de s'embarquer et de rentrer en ville, elle resta sourde à toutes les observations, à toutes les instances. Il fallut consentir à changer au moins le drapeau, malgré ce qu'il y avait d'inouï à mettre une embarcation de notre marine sous couleurs mexicaines. Par une contradiction qui achève de montrer l'état de son esprit, l'impératrice montait, quelques minutes plus tard, sans élever la moindre objection, à bord du paquebot transatlantique qui allait l'emmener, bien que le pavillon français flottât, au grand mât¹.

Les débuts du voyage n'en expliquent que trop la fin.

1. La traversée fut également marquée par des étrangetés d'attitude et de conduite qui frappèrent plus d'une fois les passagers et que signala une correspondance publiée à l'époque dans l'*Europe* de Francfort.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Fin virtuelle de l'intervention. — Actes et déclarations contradictoires de Maximilien. — L'ancien parti ultra-conservateur prend possession du pouvoir. — Etat physique et moral de l'empereur. — Il quitte brusquement Mexico et part pour Orizaba. — Préludes d'abdication. — Arrivée et séjour à Orizaba. — Les hésitations reparaissent. — Nouveaux conseillers. — Une lettre de M. Eloin.

Le mois de mai 1866 marque le terme réel de l'intervention française au Mexique. A dater de ce moment, la coopération cesse; l'étroite solidarité qui liait le corps expéditionnaire au gouvernement impérial fondé sous sa protection, est rompue. Rappelées sur la capitale d'abord, sur Vera-Cruz ensuite, pour opérer un mouvement final de rapatriement, nos troupes ne constituent plus une armée d'opérations au sens actif du mot. Elles se replient graduellement, évacuant l'une après l'autre les positions qu'elles étaient allées occuper jusqu'aux derniers confins du territoire mexicain. Quoi qu'il se passe derrière elles, elles n'ont plus de retour offensif à faire; si le régime